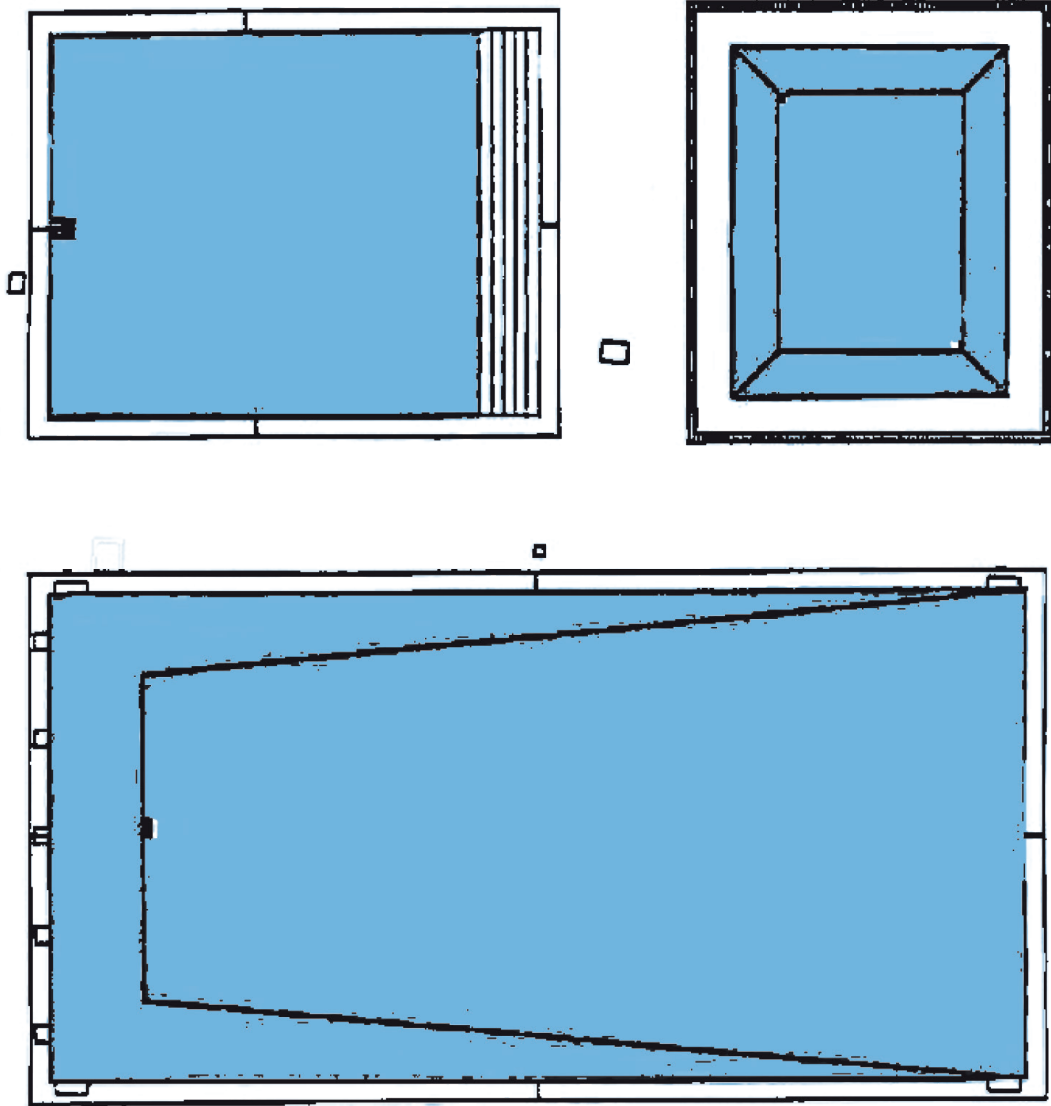


# NAGE LIBRE



**PISCINE MUNICIPALE JEAN JOUVE**  
**11-12, 18-19, 25-26 OCT. 2025**  
**SILLON BIENNALE - DIEULEFIT**







## **SARAH CAILLARD**

**Sirocco, 2023**

Sculpture en béton armé, polystyrène, acier, microbilles  
rétro-réfléchissantes, carborundum, pigments

172 x 66 x 30 cm

**Sirocco participe d'une série de sculptures qui concrétisent une accumulation de gestes et de recherches autour du canon féminin. Pour obtenir ces agglomérats d'empreintes, Sarah Caillard moule des parties du corps de ses modèles lors de séances de pose qui reproduisent celles de figures féminines célèbres de l'histoire de l'art. Rééditées à perpétuité, leurs gestes se multiplient autant qu'ils se métamorphosent et se dissipent dans un glitch, une erreur que l'artiste souligne. Si sa base métallique la contient dans une certaine hiératicité, les gouttes de bande dessinée qui ruissellent le long de ses plis évoquent des larmes, de la sueur ou de la pluie. Traitées avec un matériau rétro-réfléchissant, ces humeurs nocturnes accentuent son caractère sensible et lui confèrent une aura double. Depuis cet entre-deux à la fois fantomatique et charnel, elle incarne l'essence de la nymphe, entité féminine associée à l'étrangeté. Tantôt sombres ou lumineuses, les nymphes portent généralement les noms des vents, des tempêtes et des orages. C'est le cas de Sirocco, vent chaud et sec. Né dans le désert, son souffle, qui dure plusieurs jours, traverse la Méditerranée jusqu'à dans les Alpes pour y déposer de très fins grains de sable.**

**Sarah Caillard (°1988, Paris, France) développe une pratique artistique protéiforme qui combine sculpture, dessin, vidéo et installation. À travers son travail, elle explore le concept d'empreinte – dans ses dimensions physiques, psychiques et mémorielles – et la manière dont celle-ci s'inscrit dans nos gestes, nos corps et nos récits. En moulant corps et postures, elle confronte sacré et banal, icônes antiques et personas virales. Fragmentées, glitchées, ces silhouettes incarnent une hantise qui traverse gestes et récits ; le béton, la résine et les tissus rétro-réfléchissants renforcent la tension entre présence et effacement. L'œuvre se lit alors comme un dispositif performatif qui place le spectateur tour à tour voyeur, voyant et témoin.**

**Sarah Caillard vit et travaille à Bruxelles. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions, parmi lesquelles Butterfly in the Stomach, Ruttkowski 68, Cologne, 2025 ; Casting, 10N, Bruxelles, 2023 ; Fuite romanesque, Cité internationale des arts, Paris, 2022.**

# **ERWAN MAHÉO**

**Mer Verticale, 2014**

**Impression textile**

**295 x 193 cm**

**Les mers verticales sont des tentatives pour transformer l'espace en plan, voir un paysage de devant et d'au-dessus, être simultanément ici et là-bas, de là où provient le regard et vers où il se porte. Depuis le rivage, Erwan Mahéo photographie l'océan. Sans bouger de place et avec le même cadrage et le même angle de vue, il capture une vingtaine d'images presque identiques : seuls les mouvements des vagues et les reflets du soleil apportent quelques variations. La perspective qui s'étend jusqu'à l'horizon fait, quant à elle, diminuer les vagues vers le lointain.**

**Pour fusionner une vision subjective du paysage à une approche objective, il sélectionne, sur chacune des images, une bande horizontale extraite de la même zone, qu'il superpose pour en créer une nouvelle. Les passages d'une zone à l'autre sont fondus entre eux pour recréer un paysage continu. L'horizon a disparu, les vagues sont toutes de la même taille, et les scintillements du soleil à la surface de l'eau forment une bande verticale qui abolit les frontières entre le ciel et la mer. La perspective s'aplanit alors en un voile tiré sur le paysage.**

**Erwan Mahéo (°1968, Saint-Brieuc, France) s'intéresse au processus créatif en questionnant les relations entre espace architectural et espace de pensée. Il crée des lieux ou des situations, réels ou virtuels, dont l'analogie, la mémoire, l'histoire et le dialogue sont les matériaux de construction. Son travail, aux formes multiples, invoque de nombreuses techniques (sculpture, vidéo, broderie, dessin) et impulse l'organisation de projets collectifs tels que Le Centre du Monde – résidence d'artistes à Belle-Île-en-Mer qu'il développe depuis 2003 – ou encore Herman Byrd, projet éditorial issu d'une collaboration avec Sébastien Reuzé depuis 2012.**

**Dans le cadre du programme Mondes Nouveaux / France Relance 2022, il crée une œuvre in situ, La Sirène, pour laquelle il est lauréat. Celle-ci prend place dans l'ancienne sirène de brume de Belle-Île-en-Mer, lieu depuis lequel il développe des projets curatoriaux et artistiques.**

**Responsable de l'atelier Espace urbain de l'ENSAV La Cambre depuis 2022, Erwan Mahéo vit et travaille à Bruxelles. Son travail a été présenté dans de nombreuses institutions et galeries : Domaine de Kerguéhennec, Bignan ; Frac Bretagne, Rennes (F) ; Van Abbemuseum, Eindhoven (NL) ; Centre d'art Fri-Art, Fribourg (CH) ; SMAK, Gand ; Fondation Hermès, Bruxelles ; Tim Van Laere Gallery, Anvers ; Catherine Bastide, Bruxelles ; Galerie Vidal-Cuglietta, Bruxelles (B)...**









## **DOUGLAS EYNON**

**Total reel, 2017**

**Bronze, sable, métal**

**180 x 60 x 15 cm**

**Cette œuvre en bronze et sable est issue d'une série qui crée un passage entre deux états. Elle évoque la boucle sans fin d'une VHS, la répétition d'un motif rabattu à l'infini : du dessin à la sculpture, de l'horizontale à la verticale, du sol vers le ciel, et vice versa.**

**Du bout de son doigt, Douglas Eynon esquisse un trait dans le sable. En parcourant le sillon de sa coulure, l'alliage encore chaud prend la forme d'une silhouette aléatoire. Rabattues à la verticale, ces imperfections aux allures de branches lui font prendre l'apparence d'un arbre. Détaché du moule où il a été coulé, de cette dalle horizontale qui lui sert de socle, il s'élève vers le ciel dans un souffle de vie.**

**Reste la trace de son évaporation, sur laquelle parfois l'ombre se superpose. Après l'eau, le sable est la ressource la plus consommée au monde. Il est la mémoire infime et organique d'une histoire sans fin. Le bronze, quant à lui, hérité des âges anciens, est associé à l'immortalité. Il incarne la permanence d'un soleil éternel.**

**Douglas Eynon (°1989, Londres, Royaume-Uni) travaille à la fois dans les domaines de la peinture, de la sculpture et de l'installation, à la recherche d'une « sophistication enfantine ». L'iconographie est copiée, déformée et transformée avec une tendresse non hiérarchique, où les styles, les motifs et les figures se chevauchent pour mettre en évidence l'instabilité de la représentation et le dialogue entre l'image et la matière.**

**Douglas Eynon vit et travaille à Bruxelles. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions, parmi lesquelles : Interference Blooms (sous le commissariat d'Ann Veronica Janssens), ArtLab, Bruxelles, 2025 ; Intime et Moi, Louvre-Lens, 2022 ; Your face is an obvious case, Établissement d'en face, Bruxelles, 2018.**

## **FRANÇOIS CURLET**

**Air de Paris Hilton et Le Sphinx<sup>1</sup>, 2025**

**Addenda NAGE LIBRE pour a rose is a rose is a rose is a rose...**

**Verre borosilicate, verre noir**

**Vinyle, carton, métal, silicone**

**Dimensions variables**

**« 1,2,3, soleil... »**

Après avoir longtemps développé des expositions chroniques faites de signes industriels et artisanaux récoltés, François Curlet (°1967, Paris, France) s'intéresse davantage à la fiction. Il trouve refuge dans une écriture à mi-chemin entre monde de l'art et cinéma, au travers de mini-fables, SMS et petits scripts pour la réalisation de courts métrages. Ce renouveau est marqué par un détour dans le sud de la France, où il observe un nouvel artisanat pincé. Ses protagonistes errent dans les ruelles gallo-romaines. Les figurants d'un cinéma documentaire s'activent, leur langage faisant objet de retranscription – l'outil permettant de saisir d'autres phénomènes que les signes fixés d'images et d'objets. Si le vivant reste central, l'errance demeure face au manège social du quotidien et des milieux culturels. Toujours en poste d'observation, François Curlet continue son safari, sans filtre UV.

Après s'être longtemps réfugié en Belgique, François Curlet vit et travaille désormais à Arles. Il fait l'objet de nombreuses expositions, parmi lesquelles Crésus et Crusoe, MAC'S Grand-Hornu, 2019 ; Broken English, Micheline Szwajcer, Anvers, 2020 ; Cheval Vapeur, IAC / drooM, Vercheny, 2023 ; Cocoriconut, Program/me, Paris, 2024 ; Howard #4, Arles, 2025.

**1-Le Sphinx était un bordel parisien entre 1931 et 1946, lieu du tout Paris et de la Wehrmacht.**











## GRÉGORY DECOCK

**La vie de rêve, La poésie se charge de tout, 2025**

**Vélo de course homme, réfrigérateur à porte vitrée,  
canettes en aluminium dorées étiquetées, eau bénite de  
Saint-Guidon**

**Dimensions variables**

Grégory Decock est artiste cycliste, poète fantaisiste et militant conceptuel. Pour arriver jusqu'à Dieulefit, il parcourt depuis le 1er octobre un itinéraire de 1070 km au départ d'Anderlecht (code postal 1070, Belgique). Pédalant durant sept jours, il transporte sur son porte-bagages une canette bénie par le curé de l'église Saint-Guidon d'Anderlecht, commune qu'il sillonne tous les jours en tant que coursier-livreur. À travers son projet « sérieusement loufoque », il rêve d'inventer un pèlerinage vélocipédique reliant la Belgique à la Drôme – qu'il a longtemps habitée (« droom » signifie rêve en néerlandais). Le pèlerinage qu'il inaugure démarrera chaque 12 septembre, jour de la Saint-Guidon, pour rallier au fil des ans les foules pédaleuses. Pour soutenir ce périple, un don de 10,70 euros par kilomètre est possible les 11 et 12 octobre, en échange d'une canette d'eau bénite de Saint-Guidon comme souvenir.

Grégory Decock (°1979, Amiens, France) développe une œuvre à la fois poétique et conceptuelle qui s'articule à travers l'espace urbain ou les objets, dans une volonté de réenchanter le réel et le quotidien. À travers des actions, des décalages et des détours, il cherche à rendre visibles les liens invisibles, à souligner les petits moments anodins de la vie.

Grégory Decock vit et travaille à Bruxelles. Il a longtemps vécu dans les environs de Crest, où il a développé un projet curatorial itinérant. Intitulée drooM, cette série d'expositions investit les stations-service abandonnées pour en faire des lieux d'exposition.

Son travail a été montré dans de nombreux lieux et institutions, parmi lesquels Avey Gallery, Courtrai ; 76,4, Bruxelles ; 10N, Bruxelles ; Celador, Bruxelles ; Gutenberg Museum, Freiburg ; Musée d'Ixelles, Bruxelles...

# **LÉO AUPETIT, ROBIN LEFORESTIER & LUTÈCE LOCKNESS**

**Amitiés, 2019**

Pierre, encre et aluminium

30 x 80 cm

**À la bonne heure, 2025**

Vidéo 33'

**Amitiés est un livre en pierre de 300 kg déplacé depuis sa création en 2019 par Léo Aupetit, Lutèce Lockness et Robin Leforestier. C'est une sculpture nomade, un projet qui mélange l'art et la vie. Ses pages sont imprimées de photographies de leur ami Tim, alors assigné à résidence en Île-de-France. Tandis que le gouvernement annonce le deuxième confinement, ils partent dans une vieille bagnole, sillonnant la France vers le sud. L'occasion de s'arrêter chez des amis, des connaissances, des inconnus pour présenter leur livre et ces photos de Tim nageant dans la Marne. Sans argent, ils se débrouillent. Dans cette route sans destination, Amitiés devient laboratoire d'exposition : si son dispositif reste le même, il génère souvent des imprévus. Au fil de leurs rencontres, les questions apparaissent et se superposent face à une telle autonomie. Le livre en pierre accueille des récits et des points de vue symboliquement inscrits sur ses douze pages que les artistes transportent à la force de leurs bras. L'occasion de nous questionner sur notre rapport au monde, à la narrativité, à la place du vrai dans nos histoires.**

**Ensemble, Léo Aupetit, Robin Leforestier et Lutèce Lockness ont coécrit Bande organisée, un livre publié en 2021 aux éditions du Seuil, dans la collection Fiction & Cie. À la suite de cette parution, plusieurs rencontres autour du livre en pierre ont eu lieu dans les librairies Yvon Lambert (Paris), Peinture Fraîche (Bruxelles) ou Les Parleuses (Nice). Une présentation spéciale a été imaginée pour le Jeu de Paume, à Paris, dans le cadre du festival Fata Morgana 2022.**











# THE LETTERS PACE DEPARTMENT

Vounvoun de Carriero, 2025

Trois affiches en noir et blanc exposées dans l'espace public, le 11/08/25, 11/09/25 et 11/10/25

A3, A2 et A1

Le projet est né de la confrontation d'un jeu à son expression : le téléphone arabe. Héritée du contexte colonial, l'expression « téléphone arabe » associe à tort une origine à une erreur ou à une rumeur. Dans le cadre du jeu, le joueur est amené à chuchoter un message à l'oreille d'un autre dans une chaîne qui s'achève par la comparaison de l'énoncé final à l'énoncé initial. Par ce canal de transmission orale, des « erreurs » ou déformations apparaissent naturellement et confèrent son charme au jeu. Ici, « l'erreur » surgit dès le premier poster, où quatre caractères arabes ont été générés par défaut par un logiciel de design. Ne reconnaissant pas l'arabe, le programme substitue chaque mot par des signes muets – la langue y devient image plutôt que sens. Le deuxième poster affiche **ةملك** (mot), le troisième **تاسمهلا** (murmures). Ces titres introduisent un récit de Michel Leiris (À cor et à cri), fragmenté sur deux affiches et traduit en provençal par Andréu Poggio. Le texte suit les pensées d'un gardien de zoo méditant sur ses vêtements – ce qui sépare ceux qui regardent de ceux qui sont regardés. Les posters apparaissent à un mois d'intervalle dans l'espace public de Dieulefit, les 11 août, 11 septembre et 11 octobre, sur le site de la piscine municipale Jean Jouve. Le titre provençal (« bourdonnement de la rue ») a été indiqué par Andréu Poggio pour décrire ces rumeurs et paroles qui circulent.

The LetterS pace Department (TLSD) est un type fictionnel – autrement dit : un type qui fabrique des fictions; un corps multivocal qui s'invente à travers une série de collaborations. Architecture et langage y constituent le point de départ, orientant le choix des médiums qui structurent la production : installations (sonores), vidéo, écriture et image. Ses collections – et les frottements entre textes et images – engendrent des glissements de sens, des absences, des oxymores : autant de failles qui intéressent le département pour leur potentiel. Des moments où quelque chose vacille, où le visible et le dicible laissent affleurer un reste, une persistance, une brèche.

Concept et affiche : The LetterS pace Department

Texte original : Michel Leiris, À Cor et À Cri,

Traduction en provençal : Andréu Poggio

Emplacement : Léane Lloret, Bastien Joussaume

Documentation : Christophe Guérard, Bastien Joussaume

Avec nos sincères remerciements à Antoinette Jattiot, Oussama

Tabti, Reinier Vrancken et Yue Yuan

# MASSAO MASCARO

Vieni qua subito I, II, III, IV, V, 2024

Tirages gélantino-argentiques

48,5 x 38,1 cm

Vieni qua subito devait initialement s'intituler Canovaccio (torchon de cuisine en italien), terme qui, lorsqu'il est employé en dramaturgie, désigne les indications générales de l'intrigue dans lesquelles les acteurs puisent pour improviser des dialogues sur scène. Rendant ainsi la pièce toujours semblable et toujours différente, le canovaccio est une parfaite métaphore de la vie et coïncide avec l'œuvre de Massao Mascaro.

Sous ses airs de matriochka, cette série en noir et blanc s'apparente à une étude formelle : cinq rectangles contenant des carrés sur lesquels des ombres, elles aussi rectangulaires, sont projetées. À travers sa répétition automatique, cette séquence de cinq photographies s'ouvre à une dimension heuristique. La gestuelle désincarnée cache une méditation sur l'idée d'un rapport entre photographie et mouvement. Éphémère, changeante, en constante évolution, l'ombre est le double par excellence, la preuve consubstantielle de l'existence de chaque corps. Pour exister, elle a besoin d'une lumière qui transforme un mouvement incessant que seule la photographie est en mesure de figer. À travers cette série, l'artiste parvient à unir la dimension domestique de la cuisine au profond mystère qu'est le rapport entre liberté et destin.

« Viens ici tout de suite » sont les mots qu'employait sa grand-mère lorsqu'elle l'appelait depuis la cuisine. Dans la réunion de ces deux moments, Massao photographie le sol depuis lequel il observait, enfant, le vol des ombres.

Massao Mascaro (°1990, Lille, France) est un artiste dont la photographie mêle poésie, politique et territoire. Ses projets s'ancrent autant dans les voyages et les marches prolongées que dans l'observation attentive du quotidien. L'ensemble de son travail interroge la manière dont l'intime se tisse avec le mouvement, la mémoire et l'espace. Massao Mascaro vit et travaille entre Bruxelles et Genève et est représenté par la galerie C (Paris, Neuchâtel). En 2021, il est nommé au Prix Découverte Louis Roederer lors des Rencontres de la Photographie d'Arles. Son travail fait l'objet de plusieurs publications et de nombreuses expositions personnelles, parmi lesquelles Jardin, Bozar, Bruxelles, 2017 ; Sub Sole, Fondation A Stichting, Bruxelles, 2021 ; Ici, là, Centre de la photographie, Genève, 2025.







# MARGAUX SCHWARZ

Close reading (Toulouse-Lautrec, Laclos, Frears),  
2025

Collage digital, impression numérique, cadre  
27 x 15,2 cm

Close reading (Toulouse-Lautrec, Laclos, Frears) fait partie d'une série de collages numériques associant des images extraites de films, de peintures, de gravures ou de photographies, issues de sources diverses allant de l'histoire de l'art à la culture populaire. Chaque collage confronte et mêle des spectateurs regardant d'autres spectateurs.

Ici, il est question de la combinaison de deux images : La Loge au mascaron doré (1893), lithographie d'Henri de Toulouse-Lautrec, est associée à une image du film de Stephen Frears Les Liaisons dangereuses (1988), adapté du roman de Laclos. L'estampe de Toulouse-Lautrec représente une loge du Théâtre des Variétés : une femme élégante, vue de profil sous un ornement doré en forme de mascaron, lève ses jumelles pour scruter le public. En écho à cette pose, Glenn Close, incarnant la marquise de Merteuil, dirige elle aussi ses jumelles non pas vers la scène mais vers la salle, son regard teinté de calcul et de maîtrise.

Margaux Schwarz (°1986, Paris, France) est artiste et chercheuse (UHasselt / PXL-MAD). Son travail prend des formes variées – performances, pièces sonores, textes ou événements – et explore les relations entre langage, corps et pouvoir.

Sa thèse, VOICE ROLES, analyse le rôle central de la voix et de la performativité au sein de la société post-industrielle, établissant des connexions entre stratégies artistiques et économies affectives.

Margaux Schwarz vit et travaille à Bruxelles. Son travail a été présenté dans plusieurs expositions parmi lesquelles CALL, Alma Sarif, Bruxelles, 2019 ; Instrucciones (Capilla), fluent, Santander, 2023. En 2024, elle présente la performance Civility lors du festival Indiscipline organisé par le WIELS au Grand Casino de Knokke (Belgique).

# YOEL PYTOWSKI

Plongée, 2025

Installation in situ, video, bois, ciment

Dimensions variables

Pour cette installation in situ, Yoel Pytowski investit un espace ambigu et y recompose une narration fondée sur l'idée de reconstruction. Après la descente des marches, la circulation vers le cœur du bâtiment se trouve interrompue par un espace en ruine. Le visiteur se retrouve face à ce qui semble être un cul-de-sac.

Au mur, un miroir a été remplacé par un écran qui agit comme un portail. La vidéo qui y est diffusée plonge le spectateur dans l'arrière-décor – les entrailles de l'architecture, les profondeurs du bâtiment.

La perte de repères spatiaux et temporels, ainsi que la question de l'identité des lieux, sont au centre des préoccupations de l'artiste. Ici, ce qui était fermé s'ouvre : le reflet devient passage, la lumière traverse la matière.

Yoel Pytowski (°1986) développe des œuvres in situ dans des espaces souvent transitoires – pièces inachevées, chantiers, architectures en mutation – et embrasse leur instabilité. Les matériaux y jouent un rôle clé : chaque installation est déconstruite, inventoriée et stockée afin d'être réutilisée à l'avenir, contestant l'idée de permanence et s'opposant aux logiques de consommation.

Marqué par des déplacements dans plusieurs pays et par une enfance passée dans des maisons en construction, il remet en question la pérennité de l'architecture et conçoit l'identité comme un jeu continu d'expériences narratives. Pour lui, l'architecture est une existence : les étages, des étapes de vie ; les chambres, des souvenirs ; et les couloirs, des seuils linguistiques ou culturels.

Au travers de son processus, l'artiste accumule des matériaux qu'il réutilise à l'infini et adapte à chaque espace, tel un corps migrant.

Yoel Pytowski vit et travaille à Bruxelles. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles, parmi lesquelles *Dormant Body*, Komplot, Bruxelles, 2025 ; *The Porous Lodge*, Kunsthal Extra City, Anvers, 2024, ainsi que d'expositions collectives telles que *Electric Green Parakeets (a Celebration of Migration)*, Harlan Levey Projects, Bruxelles, 2025.









## **FABIOLA BURGOS LABRA**

**Mummies-Mami (Lemons), 2024**

**Onze citrons, coton, laine mérinos**

**Dimensions variables**

Technique récurrente dans le vocabulaire de Fabiola Burgos Labra, le tissage participe de son environnement culturel. Cet art traditionnel des peuples autochtones d'Amérique latine, longtemps associé aux arts domestiques, est pourtant vecteur d'un geste de résistance puissant : l'armure que forme l'acte tisserand est un système de construction modulaire comparable à celui du langage ou de l'architecture.

Fabiola Burgos Labra a commencé, il y a plusieurs années, à crocheter soigneusement autour de fruits et légumes, transformant ainsi le cycle de vie d'une œuvre en un processus collaboratif. La momification apparaît comme une méthode de conservation qui souligne la fragilité de ses sculptures vivantes. Si la décomposition des citrons est palpable, leur transformation invite à une prise de conscience. En acceptant le « laisser-faire » du temps, ces momies deviennent le résultat de la cohabitation entre les natures végétales et animales, entre le vivant et la mort.

Fabiola Burgos Labra (°1984, Rancagua, Chili) collecte des expressions populaires, parfois liées à son histoire personnelle. Son travail se caractérise par une intuition liée à un contexte. L'accent est mis sur les processus, la culture matérielle et le fil narratif qui en émerge. Burgos Labra exploite les matériaux qui l'environnent, les invitant à communiquer à travers leur utilisation et l'historiographie qu'elle souligne en suivant les logiques de circulation. Elle se réapproprie également les traditions artisanales latino-américaines, dont elle valorise les origines, publiques ou domestiques, à la fois luxueuses et précaires.

Fabiola Burgos Labra vit et travaille à Bruxelles.

Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions parmi lesquelles *The Woman Who Thought She Was a Planet* (commissariat de Els Silvrants-Barclay), Border Buda, Bruxelles, 2025 ; *Solitesse* (commissariat de Léane Lloret), SB34 Concorde, Bruxelles, 2025 ; *Life Is What's Happening While You Are Busy Doing Other Things* (commissariat de Sébastien Pluot), Kyoto Art Center, Kyoto, 2024.





## **FEIKO BECKERS**

**Tell Me What Your Favorite Shape Of Pasta Is And I  
Will Tell You Who You Are, 2024**

Céramique émaillée, aluminium

Dimensions variables

Déclinées en une série de douze, ces poignées de porte s'inspirent d'exemples en carreaux de céramique typiques de la Belgique et du sud des Pays-Bas des années 1970. Représentant chacune une forme de pâte, elles matérialisent une première rencontre, un premier contact physique. Selon l'architecte finlandais Alvar Aalto, saisir la poignée d'une porte revenait à serrer la main à un bâtiment. Il estimait donc qu'en tant qu'architecte, sa responsabilité était de rendre cette première interaction agréable. Les poignées de Feiko Beckers poursuivent un objectif similaire : en introduisant le bâtiment, elles permettent de rencontrer celui ou celle qui l'habite et participent ainsi d'une recherche sur la possibilité de collecter des éléments triviaux et des informations banales pour mieux comprendre l'identité d'une personne. Elles sont des propositions alternatives – bien qu'imparfaites – à la définition d'un individu et du monde qui l'entoure. Saisir l'une d'entre elles, c'est découvrir la forme de pâte préférée de son propriétaire.

Feiko Beckers (°1983, Witmarsum, Pays-Bas) raconte des histoires quotidiennes inspirées d'événements tirés de sa propre vie, de récits d'échecs, d'accidents ou de situations embarrassantes personnellement vécues. Son travail est à la recherche de réponses quant au caractère inattendu et impitoyable d'événements malheureux. À travers la vidéo, la performance, les installations ou la musique, il construit des récits qui s'interrompent de manière inattendue face à l'imminence d'un échec inévitable comme évident.

Feiko Beckers vit et travaille à Bruxelles. Il a été artiste résident à la Rijksakademie, Amsterdam (2010-2011) et au Palais de Tokyo, Paris (2013). Son travail a entre autres été exposé à De Appel, Amsterdam ; Palais de Tokyo, Paris ; Beursschouwburg, Bruxelles ; Tenderpixel, Londres ; Museum Kranenburg, Bergen ; STUK, Louvain ; Kunstverein Braunschweig ; Fries Museum, Leeuwarden et à la Galerie Stigter van Doesburg, Amsterdam.

## **CARLOTTA BAILLY-BORG**

**MAMMALS #5, #8, #12, #13, 2019-2020**

**Cul-de-sac 1, 2, 4, 5, 2018**

**Ghost, Uterus, 2018**

**Céramiques**

**Dimensions variables**

Cette dizaine de céramiques participe d'une typologie imaginée lors d'une résidence à Molysabata. Tout commence avec un pot écrasé trouvé dans l'atelier de Bruxelles, qui inspire l'artiste dans sa recherche d'une forme accidentée. Après les avoir tournés, Carlotta Bailly-Borg lâche par terre ses pots encore frais. Cuits tels quels, leurs panses arborent des formes anthropomorphes cabossées que l'artiste rehausse de dessins à la barbotine (argile plus liquide). Des pièces issues de trois séries cohabitent : celles de la première série, plus ornementale, rappellent les vases aux scènes historiées de l'Antiquité ; le geste de l'accident, lors de la deuxième phase, reprend formellement le dessus et détermine l'identité de chaque pièce. Ces scènes pittoresques aux traits grotesques, caractéristiques du style de l'artiste, questionnent le sens de nos relations. Retournées instinctivement pour accentuer le mouvement de chute, les pièces de la dernière série montrent le dessous de leurs ecchymoses.

Carlotta Bailly-Borg (°1984, Paris, France) développe un univers pictural peuplé de personnalités généreuses aux formes mutantes, émergées de nos collisions corporelles et de nos séductions nouées. Individuelles ou collectives, les figures de Bailly-Borg se livrent à des activités qui imitent la nature brute des êtres vivants avec humour ou maladresse. Leurs rythmes biologiques et attitudes corporelles exagérés communiquent avec leur environnement dans une perspective inclinée. Plongés dans un bain de pulsions instinctives et de paysages restreints et inclinés, leurs chevauchements tendent vers une conjoncture, accomplissement pourtant impossible.

Carlotta Bailly-Borg vit et travaille à Bruxelles. Elle a été nominée au 22e Prix de la Fondation Pernod Ricard en 2021 et a, entre autres, exposé à Ruttkowski68, New York ; S.M.A.K., Gand ; Établissement d'en face, Bruxelles ; Netwerk, Alost ; Ruttkowski68, Düsseldorf ; CAC Brétigny ; MO.CO. Panacée, Montpellier ; The Community, Paris ; Praz Delavallade, Paris ; Ballon Rouge Collective, Bruxelles ; Vitrine Gallery, Bâle ; Fondation Van Gogh, Arles ; Friche la Belle de Mai / La Traverse, Marseille ; Goldsmiths CCA, Londres ; Efremidis Gallery, Berlin ; Palais de Tokyo, Paris ; Bosse & Baum, Londres ; Island, Bruxelles ; Fondation Ricard, Paris ; Galerie Sultana ; Baltic Triennial, South London Gallery et Tallinn ; DOC, Paris...











## **REINIER VRANCKEN**

**A raised hand but a raised hand lowered, 2025**

**Deux photographies, intervention in situ**

**Dimensions variables**

Deux photographies montrent la même main prises successivement. Ces deux images font partie d'un protocole : sur la première, la main est tenue le long du corps ; sur la seconde, elle est levée assez longtemps pour que la pâleur visible du sang qui s'écoule vers le bas apparaisse.

Ce geste de la main levée est à la fois physique et symbolique. Il signale l'attention, la reconnaissance, la présence. Pourtant, à mesure que la couleur s'efface, une autre forme de présence surgit – une présence qui glisse vers l'absence. L'œuvre reflète cette tension entre le visible et le retiré, entre le corps et la psyché, et leur perte momentanée d'eux-mêmes. La psyché lève la main, le corps la baisse.

L'eau du grand bassin a été vidangée selon le niveau du cœur du gardien de la piscine, alignant l'espace sur la physiologie qui a façonné les photographies. L'acte de lever la main devient une étude de la circulation : du sang, de la lumière, de l'être.

Dans cette œuvre, le corps est à la fois sujet et mesure – ses limites se dessinent dans les variations de couleur de la peau. Le geste pose une question silencieuse : combien de temps la présence peut-elle être maintenue avant de commencer à s'effacer ?

Reinier Vrancken (°1992, Weert, Pays-Bas) entre et sort des mondes matériels et immatériels par le biais de connexions obliques et de sauts poétiques. Ses installations, interventions, objets et ouvrages testent avec une attention lyrique les vagues contours des corps physiques et conceptuels - leur diffusion et leur pluralité constituent en particulier le sujet de son travail artistique - et deviennent des points d'entrée pour articuler leurs relations sous-jacentes.

Reinier Vrancken vit et travaille à Rotterdam, aux Pays-Bas. En 2023, il a suivi la résidence du WIELS (Bruxelles). Son travail a fait l'objet d'expositions personnelles à celador, Bruxelles ; Willem Twee Kunstruimte, Den Bosch ; P/////AKT, Amsterdam ; Marwan, Amsterdam ; Komplot, Bruxelles ; et d'expositions collectives à SB34-Concorde, Bruxelles ; B09K, Changsha ; SB34-The Pool, Bruxelles ; Kunsthal Mechelen, Malines ; Het Paviljoen, Gand ; Magma Maria, Offenbach am Main ; Art Rotterdam 2021, Van Nellefabriek, Rotterdam ; Shimmer, Rotterdam ; Rib, Rotterdam ; De Garage, Rotterdam ; Marres, Maastricht.

## **ANN VERONICA JANSSENS**

**Blue papegaai, 2025**

**Verre, huile de paraffine, eau distillée, support en bois**

**120 x 30 x 30 cm / édition de 1 et 2 E.A**

Cette sculpture fait partie de la série des Cocktail Sculptures, qui permettent à l'artiste d'expérimenter la perception, le mouvement, l'insaisissabilité et l'abstraction. Explorant les possibilités de rendre plus fluide la perception de la matière et de l'architecture, cet aquarium en verre cristallin est ainsi rempli d'huile de paraffine transparente, qui génère des phénomènes de diffraction, de réfraction et de tension superficielle de la lumière. À travers la matière, la lumière est filtrée pour créer une expérience perceptive, donnant à voir une surface flottante colorée, tandis qu'aucune couleur n'est réellement présente.

**Chapeau (Stetson), 2013**

**Chapeau, feuille d'or 23 3/4 carats**

**12 x 39 x 35 cm**

Au fil de ses travaux, Ann Veronica Janssens invoque également la brillance et le miroitement, la transparence et la fluidité, la réflexion et la réfraction, la perspective, l'équilibre et l'instabilité. L'or est pour elle une métaphore du soleil, une interface entre la terre et le cosmos. De cette réflexion, l'or recouvre ici un Stetson dans un renversement symbolique. L'objet, qui protège normalement de la lumière du soleil, l'incorpore et l'incarne dans un rayonnement exponentiel.

Ann Veronica Janssens (°1956, Folkestone, R.-U.) travaille sur l'expérience des visiteurs. Ses installations in situ jouent avec les reflets et les transparences. Les éléments insaisissables dans lesquels ses œuvres intangibles sont réalisées (lumière, brouillard, son, verre, miroirs) sont conducteurs d'une fugacité de l'instant vécu, dans une perception subjective de l'espace, de la temporalité et de leur perpétuelle évolution. Cette transformation du matériel par l'immatériel induit une perte de repères et un sentiment d'instabilité, qui bascule du physique au psychologique. À travers ses dispositifs, les visiteurs sont acteurs de leur expérience par leurs mouvements, leurs interactions, leur perception.

Ann Veronica Janssens vit et travaille à Bruxelles. Elle a représenté la Belgique aux Biennales de Venise et de São Paulo et a fait l'objet de nombreuses expositions dans des institutions à travers le monde, telles que le Pirelli HangarBicocca, le Panthéon, le Musée de l'Orangerie, l'IAC Villeurbanne, le S.M.A.K., le WIELS, le Musée d'Orsay et la Neue Nationalgalerie.











## **LUCIA BRU**

**(miroirs), 2025**

**Porcelaine et platine**

**27,6 x 30 x 0,7 cm**

Fascinée par la mémoire qu'ils représentent et la temporalité qu'ils contiennent, Lucia Bru trace à la plume sur de véritables miroirs. Les quadrillages qu'elle esquisse apparaissent dans une torsion de l'image. Comme des voiles, ils modifient la vision sans l'obstruer. Dans sa poursuite de recherches autour de la déformation de la réalité et de l'espace, (miroirs) est une céramique entièrement réalisée par l'artiste. À travers ce type d'œuvres, Lucia Bru cherche à produire des suites d'images « en mouvement », de grandes séquences où brillances, reflets, déformations et mouvements de la lumière se succèdent au fil du temps. Le platine qui affleure ici la porcelaine donne une profondeur au reflet et annonce un changement dans un visage. Troublant ainsi la vision qu'il a de lui-même, il invite le visiteur à se regarder autrement.

Lucia Bru (°1970, Bruxelles, Belgique) développe, au travers de la sculpture ou du dessin, un langage formel basé sur des lois géométriques simples, mais déformé par la réalité de son propre corps. Elle ajoute consciemment l'insécurité humaine aux structures géométriques, ce qui confère un pouvoir narratif particulier à son vocabulaire visuel abstrait. Ses objets sont de petites incarnations de la vulnérabilité humaine : un souffle dans l'espace abstrait.

Lucia Bru vit et travaille à Bruxelles et est représentée par la galerie Axel Vervoordt, Anvers. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions, parmi lesquelles Love Unknown, G Museum, Nankin, Chine, 2025 ; Land in - land out, Musée des Offices, Florence, 2024 ; From the Mundane World, HEM - He Art Museum, Foshan, Chine, 2020 ; Oh les beaux jours ! Pour une esthétique des moyens disponibles (sous le commissariat de Joël Benzakin et Angel Vergara), Biennale de Louvain-la-Neuve, Belgique, 2017.

## **MICHEL FRANÇOIS**

**Ma taille (si j'étais enceinte), 1991**

Ceinture en cuir, plâtre

Sans dimensions

**Rien dans les poches, 1991**

Pantalon, plâtre

Dimensions variables

**Ces deux sculptures de Michel François font partie d'une recherche autour de la mémoire du corps face aux événements de la vie.**

**Elles s'inscrivent dans l'espace architectural comme des protubérances, en prolongement du mur.**

**La ceinture en cuir devient l'enceinte d'un moment que l'artiste tente de traduire : la grossesse de sa femme qu'il adapte et digère comme à son propre corps.**

**Le pantalon aux poches remplies de plâtre traduit une réflexion sur la sculpture, sa matière, son geste.**

**Michel François (°1956, Saint-Trond, Belgique) exploite une variété de médias qui comprennent l'installation, la vidéo, la sculpture et la photographie, qu'il combine pour créer des situations. À travers différents matériaux et techniques, Michel François commente les relations et les contradictions qui confrontent la vie publique et nos histoires privées. Si certaines sont plus formelles, comme les formes convexes ou concaves, la connexion entre l'extérieur et l'intérieur, la lumière contre l'obscurité, d'autres se concentrent sur les « vérités » politiques plutôt que sur la tromperie et/ou la manipulation. Au cœur de son travail, l'artiste reconsidère les images d'objets connus à l'iconographie banale.**

**Michel François vit et travaille entre Bruxelles et Le Poët-Célard. Il a représenté la Belgique à la Biennale de Venise. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles (Ikon Gallery, Birmingham ; CRAC, Sète ; CCC, Tours ; IAC, Villeurbanne ; S.M.A.K., Gand ; MAC's, Grand-Hornu ; De Pont Museum, Tilburg ; GCA, Kitakyushu ; Vox, Montréal ; Musée Gulbenkian, Lisbonne ; Kunstverein Münster ; Kunsthalle Berne ; Haus der Kunst, Munich ; Witte de With, Rotterdam ; Fondation Miró, Barcelone ; Bozar, Bruxelles) et collectives (Centre Pompidou-Metz ; Musée des Beaux-Arts, Taipei ; Documenta IX, Cassel ; MAMCO, Genève ; Mudam Luxembourg ; Biennales de São Paulo, d'Istanbul, de Séoul, de Johannesburg, de Shanghai...).**









# **LOÏC VANDERSTICHELEN & JEAN-PAUL JACQUET**

**Problèmes cruciaux, 2025**

**Film**

- « La mathématique de la perspective, c'est la hauteur et la latitude d'un point qu'on soustrait à celles de celui qui regarde, multipliées par la focale de son œil et divisées par la distance qui, perpendiculairement, les sépare. Fallait quand même le faire. »

- « Ben oui, mais avec ce truc, il n'y aura plus de place pour ce qu'on ne voit pas, et en plus elle chasse les fantômes. »

**Avec la participation de Selçuk Mutlu, Léane Lloret, Michel François**

**Prise de vues et de sons : Lucile Cuillerier**

**Loïc Vanderstichelen (°1973, Belgique) est un cinéaste qui réalise et produit des films depuis 1995. Il a coréalisé plusieurs films avec, entre autres, Simon Backès, Michel François et Jean-Paul Jacquet.**

**Loïc Vanderstichelen vit et travaille à Bruxelles. Ses créations ont été exposées et projetées au MACBA, Barcelone ; au Centre Pompidou et au Musée national Reina Sofía.**

**Jean-Paul Jacquet (°1964, Namur, Belgique) est un historien de l'art qui vit et travaille à Bruxelles.**

# **OLIVIER STÉVENART**

**Étrier, 2023**

**Fer, graisse, zinc**

**40 x 18 x 14 cm**

Présentée dans sa flamboyante vitrine, cette œuvre interroge la sculpture : l'équilibre, la matière et le socle. Pour Olivier Stévenart, la sculpture n'est pas un aboutissement, mais un doute, une étape dans son travail de recherche sur la monstration.

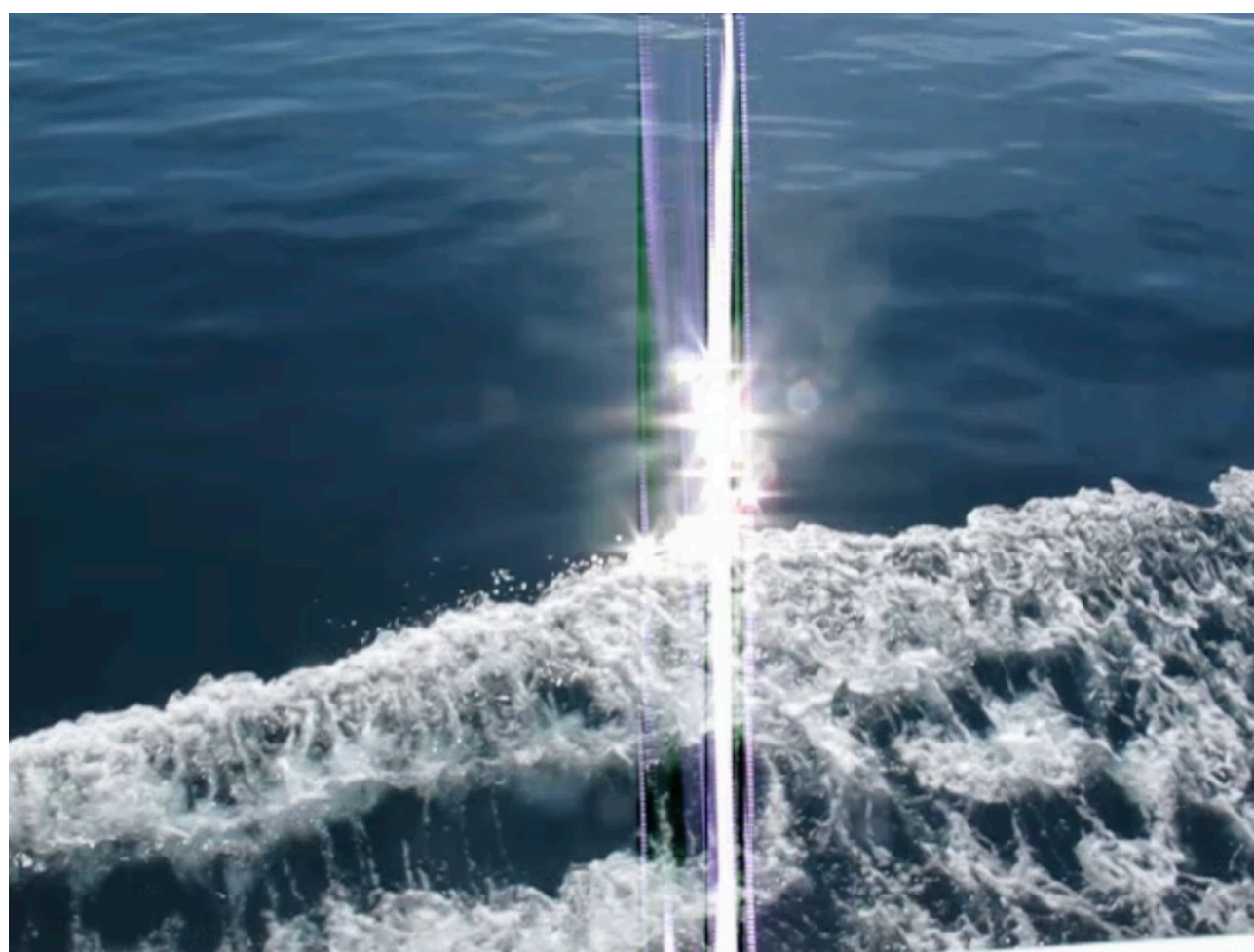
S'intéressant aux mouvements d'extrême gauche Action Directe, R.A.F. et Brigade Rosse, l'artiste découvre par hasard un documentaire relatant l'affaire de Tarnac, qui eut lieu en France en 2008. Un jeune mouvement anonyme menait des opérations de sabotage de caténaires sur les lignes de la SNCF. L'artiste est séduit par un extrait de la vidéo : une image d'un objet fabriqué pour interférer avec la circulation d'un train. Pris d'admiration pour cette démarche, mais surtout pour les qualités esthétiques de l'objet – la beauté d'un « bricolage » (un « faire »), la référence au béton, la forme des cornes – Olivier Stévenart souligne ces qualités et en fait l'étalage.

Olivier Stévenart (°1966, Namur, Belgique) développe une démarche artistique conceptuelle au caractère social primordial. En tant que Technicien de Surface-Ambassadeur (O.S.T.S.A.), il utilise son contexte de travail – l'exposition – comme un lieu de rencontre et de dialogue.

Olivier Stévenart vit et travaille à Bruxelles. Son travail a été exposé dans des galeries et institutions telles que l'Atelier Sainte-Anne, Bruxelles ; Ici et Maintenant, Bruxelles ; la Galerie Paolo Boselli, Bruxelles ; La Chaussette Above l'Archiduc, Bruxelles ; le MAC, Lyon ; La Sorbonne, Paris ; la Friche la Belle de Mai, Marseille ; le Centre Wallonie-Bruxelles, Paris ; et l'Établissement d'en face, Bruxelles. Ses œuvres sont présentes dans des collections privées à Bruxelles et à Paris.









## **LUCIA BRU**

**(both), 2010**

**Vidéo (couleur, pas de son)**

**5'14'**

Les sculptures, dessins et vidéos de Lucia Bru ne portent pas vraiment de titres. Ses œuvres appartiennent à des groupes d'objets, des familles de formes. Ces communautés, qui se définissent plus précisément par leur(s) matériau(x), leurs dimensions et leur nombre d'éléments, sont toujours ouvertes pour se développer. C'est le cas de cette pièce vidéo, qui participe du groupe (both), qu'elle constitue avec d'autres sculptures dans une volonté de coexistence, de filiation de formes et de temporalités. (both) devient objet en se réalisant contre un autre, interrogeant ainsi l'existence à plusieurs : comment être deux, trois... Cette question de la multiplicité et d'une existence « même » est omniprésente dans l'ensemble des recherches de l'artiste. Celles-ci s'intéressent particulièrement à l'eau, à sa trace, au séchage, à la lumière, aux brillances, au mouvement, à la mobilité et à la déformation. Dans cette vidéo, l'eau et la lumière se donnent à un mouvement incontrôlable. Les surbrillances qui en surgissent s'apparentent à une écume de glitch fragmentée en une incessante constellation.

Lucia Bru (°1970, Bruxelles, Belgique) développe, au travers de la sculpture ou du dessin, un langage formel basé sur des lois géométriques simples, mais déformé par la réalité de son propre corps. Elle ajoute consciemment l'insécurité humaine aux structures géométriques, ce qui confère un pouvoir narratif particulier à son vocabulaire visuel abstrait. Ses objets sont de petites incarnations de la vulnérabilité humaine : un souffle dans l'espace abstrait.

Lucia Bru vit et travaille à Bruxelles et est représentée par la galerie Axel Vervoordt, Anvers. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions, parmi lesquelles Love Unknown, G Museum, Nankin, Chine, 2025 ; Land in - land out, Musée des Offices, Florence, 2024 ; From the Mundane World, HEM - He Art Museum, Foshan, Chine, 2020 ; Oh les beaux jours ! Pour une esthétique des moyens disponibles (sous le commissariat de Joël Benzakin et Angel Vergara), Biennale de Louvain-la-Neuve, Belgique, 2017.

## **WALTER WATHIEU**

**Masque autoportrait, 2025**

**Acier inoxydable hydroformé**

**140 x 60 x 15 cm**

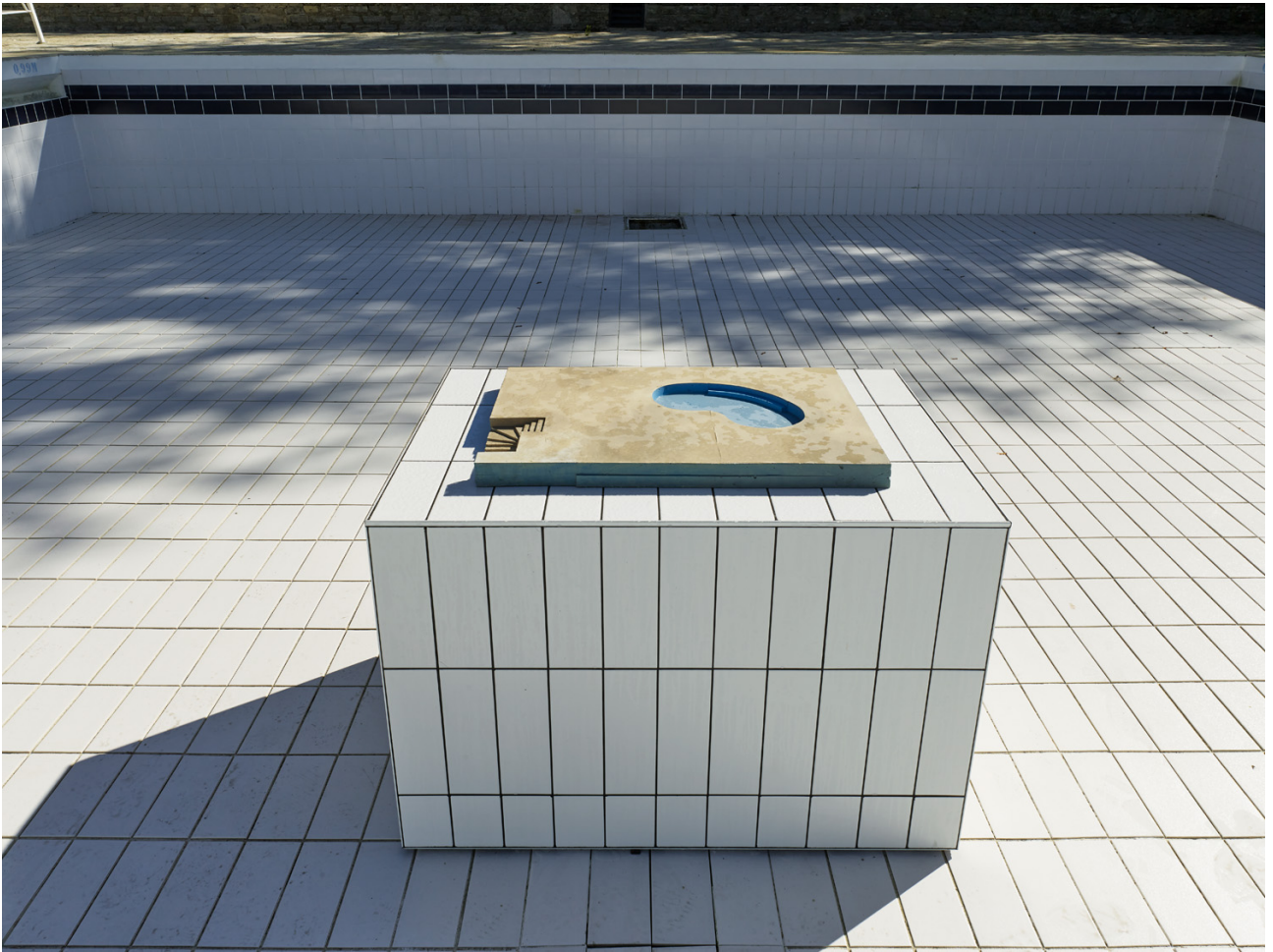
Ce masque d'acier flottant participe d'une série de sculptures que Walter Wathieu développe grâce à la technique de l'hydroformage. La pression, qui agit comme agent de transformation, fait prendre aux tôles d'acier des volumes tridimensionnels. L'eau imprime sur le métal des courbes presque vivantes qui incarnent une tension entre maîtrise technique et spontanéité. Elles symbolisent le passage d'un état latent à une forme incarnée. Outre sa fonction technique, l'eau fait le pont entre deux mondes : le tangible et l'intangible, le matériel et le spirituel. Elle agit comme une force symbolique, rappelant son rôle ancestral de lien entre le monde des vivants et le monde des esprits. La surface réfléchissante joue avec la lumière et l'ombre ; tel le reflet scintillant d'une rivière, elle devient le miroir déformant d'un espace où le spectateur perçoit son reflet dans une vision altérée de la réalité.

Walter Wathieu (°1992, Liège, Belgique) combine des techniques industrielles à une recherche de spontanéité organique. Formé au design industriel, il recourt à différents médiums tels que la sculpture, la vidéo et les œuvres algorithmiques. Son travail est en équilibre entre contrôle méticuleux et acceptation du hasard et de l'accident. Walter Wathieu vit et travaille à Bruxelles et dirige le run space Panamax, fondé à Liège en 2020.

Son travail a été exposé dans des lieux tels que le FRAC des Pays de la Loire, la Kunsthall Gent, la galerie Barbé, KANAL-Centre Pompidou, Bruxelles, ou le Centre Wallonie-Bruxelles, Paris.









## **HAROLD ANCART**

**Piscine, 2021**

**Bronze peint**

**54 x 78 x 5 cm**

L'œuvre est un bronze peint, unique, qui représente une piscine au bassin en forme de haricot. Sa terrasse est accessible par un escalier en chicane qui ne semble mener nulle part. Un socle circonstanciel rappelle l'espace environnant la sculpture, en l'occurrence le bassin de la piscine municipale Jean Jouve, dans lequel l'œuvre est installée. Il s'agit donc d'une « méta-situation ». Du point de vue formel, l'œuvre est empreinte de concepts artistiques rigides tels que le suprématisme et l'abstraction géométrique, mais son aspect figuratif et sa touche picturale expressionniste permettent d'échapper à la sévérité d'un formalisme pur.

Harold Ancart (°1980, Bruxelles, Belgique) développe des peintures, sculptures et installations inspirées des paysages et environnements bâtis qu'il observe. Faisant référence à diverses sources, historiques comme artistiques, ses tableaux, parfois disposés en plusieurs parties, sont souvent caractérisés par des abstractions de couleur. S'il a grandi et étudié en Belgique, ses références puisent leurs sources dans la peinture abstraite américaine de Richard Diebenkorn, Helen Frankenthaler, Brice Marden et Wayne Thiebaud. Se concentrant sur des sujets précis et identifiables, il isole les moments poétiques d'environnements quotidiens.

Harold Ancart vit et travaille à New York. Il a fait l'objet de l'exposition *Harold Ancart : Untitled (there is no there there)* à la Menil Collection, Houston, en 2016, et a participé à des expositions solo et collectives au SMAK, Gand (2019) ; au Centre Pompidou-Metz (2018) ; au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (2017) ; au Palais de Tokyo, Paris (2013) ; ou au WIELS, Bruxelles (2012). Ses œuvres se trouvent dans les collections d'institutions telles que la Fondation Beyeler, Bâle ; le Centre Georges Pompidou, Paris ; le Hirshhorn Museum, Washington, D.C. ; le Lenbachhaus, Munich ; le Louisiana Museum of Modern Art, Danemark ; la Menil Collection, Houston ; le Musée d'Art Moderne, Paris ; le Guggenheim, New York...

## **ROBIN LEFORESTIER**

**Portrait de la piscine municipale Jean Jouve,**

**2025**

**Huile sur toile**

**50x60cm**

**Tableau peint à l'huile, réalisé sur le motif en quelques heures, le jour du vernissage.**

**Robin Leforestier (°1994, Paris, France) peint des tableaux au gré des invitations de ses commanditaires publics et privés. Il déploie ainsi une pratique picturale en mouvement, comme un partage de vue, de propriété et de territoire. Son approche porte sur les rapports qui s'établissent entre un propriétaire, ses biens et le territoire qui l'entoure. Il vient parasiter avec bienveillance les lieux et les activités de ceux qui lui offrent l'hospitalité. En passant d'un lieu à l'autre, il produit une peinture, objet de rencontres, qui témoigne d'un rapport intime au paysage. La voiture, avec laquelle il sillonne ces territoires, représente à la fois son espace d'atelier, de stockage et parfois de monstration.**

**Après avoir vécu à Bruxelles, où il a étudié la photographie à l'ENSAV de La Cambre, Robin Leforestier vit et travaille aujourd'hui à Arles. Diplômé avec les honneurs du jury des Beaux-Arts de Paris en 2020, il a collaboré la même année avec Avec Gallery, Courtrai, Belgique. Son travail a fait l'objet d'une exposition solo en 2025, Le Grand Tour, à la Schönfeld Gallery, Bruxelles.**

**Avec Léna Théodore, il développe le projet curatorial Objets paysages, qui inaugure en 2025 l'exposition Place de la République, à Arles.**











# NICOLAS BOURTHOUMIEUX

Fin, 2023-2025

Acier patiné et vernis, bois ciré

238 x 100 x 100 cm

Cette sculpture est née d'une recherche autour du dessin d'un trait en dents de scie que Nicolas Bourthoumieux trace spontanément lors de moments d'ennui. Primitifs et universels, ces zigzags à la composition géométrique interrogent l'artiste. Ils contiennent quelque chose d'essentiel pour la pensée graphique symbolique, se retrouvant à travers toutes les époques et civilisations. Ce dessin en lignes brisées, WWW, se retrouve figuré sur les ornements de cruches comme dans les charpentes métalliques ou les schémas d'ondes gravitationnelles. Gravé il y a plus de 400 000 ans sur la conque du fossile de Trinité, des chercheurs affirment qu'il démarquerait celui qui le réalise d'une espèce sauvage, le plaçant ainsi dans un ordre qu'on pourrait qualifier d'ésotérique, réservé aux initiés (de l'art).

Cette sculpture, qui fait la transition entre la page et l'espace, est issue d'une série de cinq ou six variations qui questionnent le problème élémentaire du sculpteur : comment faire « tenir » une forme ? La base sur laquelle elle s'inscrit rabaisse son centre de gravité, tandis que son élévation indique un point, un signal, à la manière d'une balise. Elle marque la « fin » d'un parcours, d'une recherche sur l'origine de notre monde.

Nicolas Bourthoumieux (°1985, Toulouse, France) développe un travail d'installation, de photographie et de sculpture. Ses recherches portent sur les formes élémentaires comme sur les rapports physiques entre objets et architectures.

En 2020, il fonde avec Julien Dumond le duo de scénographie et de design Noir Métal.

Nicolas Bourthoumieux vit et travaille à Bruxelles.

Il a fait l'objet d'expositions à la Galerie Catherine Bastide, Bruxelles ; KRASJ3, biennale de Ninove ; 62e Salon de Montrouge ; Friche de la Belle de Mai, Marseille ; Ateliê Fidalga et Central Galeria, São Paulo ; Centre Wallonie-Bruxelles, Paris ; Galerie Michel Rein, Bruxelles ; 10N, Bruxelles et Minorque ; Fondation CAB, Bruxelles ; La Verrière - Fondation d'entreprise Hermès, Bruxelles.

**Léane Lloret** (°1999, Grenoble, France) développe un processus curatorial qui puise ses sources dans sa trajectoire éclectique. Son travail, qui fait souvent appel à la métaphore, se charge de références historiques, sociologiques et conceptuelles, et questionne notre rapport à la mémoire. En s'intéressant aux relations entre temps et espace, contexte et geste, livres et vitrines, ainsi qu'à la présence d'une dualité inhérente, elle invoque témoignages matériels et immatériels dans le but de créer des récits à partir du reste et du hors-champ.

Diplômée de l'École du Louvre, spécialisée en histoire de la mode et du vêtement, Léane Lloret a également intégré la section stylisme de l'ENSAV La Cambre et a rejoint le post-graduat Curatorial Studies à la KASK (Gand, Belgique). Spécialisée dans l'exposition de livres d'artistes, elle a également contribué à la programmation artistique de Mercerie, Bruxelles. En 2024, elle a aidé le WIELS sur le projet du Catalogue raisonnable Jef Geys. Elle est commissaire de plusieurs expositions, parmi lesquelles solitesse, SB34-Concorde, 2025.

**Michel François** (°1956, Saint-Trond, Belgique) a été commissaire de plusieurs expositions : Appartement à louer, 1980, Bruxelles ; La Ricarda (films et installations), 2006, collection MACBA, Barcelone ; 8e Biennale d'art contemporain, 2013, Louvain-la-Neuve ; Des choses vraies qui font semblant d'être des faux-semblants, Friche de la Belle de Mai, 2021, Marseille, et Centre Wallonie-Bruxelles, 2022, Paris.

**Assistés par : Antonin Poppelin**

**Nous remercions :**

Les artistes, Bastien Joussaume et toute l'équipe SILLON, Léna Théodore pour le graphisme, Aïcha-Louise Wenger pour le plan, Ann Veronica, Douglas, Yoël, Antonin, Régis, Robin, Massao pour leur aide précieuse durant le montage, Manu qui s'occupe de la piscine, Établissement d'en face, les galeries Xavier Hufkens, Mennour et galerie C, CBK Rotterdam, Peinture Fraîche, la Fondation Pernod Ricard, Zolo Press.

**Vues de l'exposition : Kristien Daem**

**Vernissage : 11.10.25, 14:00-18:00**

**Exposition ouverte : les samedis et dimanches, 10:00-18:00, et sur rendez-vous.**

<https://www.sillon.org>

<https://lloret.com/>



